

Dans l'absolu de la peinture

Ses pinceaux sont si gros qu'ils amènent Fabienne Verdier à peindre avec tout son corps. La couleur se répand alors sur ses toiles, tissant entre plein et vide une symphonie méditative. À l'image de sa vie d'ascèse en repli du monde.

Dans le jardin, des engins de chantier remuent la terre encore humide de pluie. Il règne une agitation inhabituelle dans l'éden paisible de Fabienne Verdier, d'ordinaire troublé seulement par le pépiement des mésanges et les effleurements du vent dans le grand cerisier. « *On s'excuse des travaux* », prévient la maîtresse des lieux, casquette de feutre bleu nuit vissée sur sa chevelure épaisse, alors qu'on franchit le seuil de sa maison-atelier d'Hédouville. Depuis trente ans, celle qui se décrit comme une « *petite moinesse* », entrée en peinture comme on entre en religion, a choisi ce coin protégé du Vexin pour écrin de sa création et de ses cogitations intenses. Une chartreuse de pierre où les espaces de travail disséminés ouvrent sur un vaste carré de jardin. C'est pour pousser les murs de ce refuge propice à la méditation que les pelleteuses s'agitent ces jours-ci. « *Nous bâtissons ce qui va être comme un petit cloître*, explique-t-elle. *Parce que ma manière de travailler est effectivement de me mettre en retraite du monde, et ce nouvel espace doit me permettre d'être plus efficace dans l'ascèse.* »

Un isolement radical du corps et de l'esprit entièrement tournés vers la peinture, dont ses œuvres abstraites portent l'empreinte, dans leur éloquence silencieuse, leur énergie mystique et vibrante. On peut en prendre la mesure à la Cité de l'architecture et du patrimoine dans une exposition au titre évocateur : « *Mute* ». Vocabulaire réversible, en français et en anglais, évoquant le silence autant que le mouvement. Deux axes majeurs dans la trajectoire de cette tête chercheuse et contemplative, qui se nourrit de « *l'essence du vivant* » en connexion étroite avec les énergies invisibles qui façonnent le paysage.

« *Ma vie a été une succession de retraites monacales* », constate la sexagénaire, attablée devant un café, son regard vert souligné par un col roulé couleur sapin. À 16 ans, elle s'ennuie à l'école, se réfugie chez son père qui vit dans les vignes au pied des Pyrénées. Déjà, elle veut « *donner sa vie à la peinture* ». Il la prend au mot et lui demande de choisir un livre d'art dans la bibliothèque. Elle jette son dévolu sur Giorgio Morandi, ermite virtuose de la nature morte. « *Il y avait chez lui une intériorité qui me parlait, il disait tellement de*

choses avec ses pots. » La voilà enfermée dans une pièce avec ses pinceaux et quelques pichets chinés à la décharge publique. « *Mon père était certain qu'au bout de deux semaines je jetterais l'éponge. J'ai peint pendant des mois.* »

Pour prolonger son apprentissage, elle s'inscrit aux Beaux-Arts de Toulouse. Déception. « *C'était l'époque du conceptuel à tout-va, on ne nous enseignait plus la peinture. Et pas non plus l'introspection, la saisie du mouvement vital.* » Un de ses profs l'incite alors à regarder vers l'Asie. « *J'avais 20 ans, j'étais en pleine révolte contre la société, j'ai eu cette idée complètement folle de partir en Chine.* » Elle y restera dix ans. Dix années d'initiation âpre dans la main de fer d'un régime totalitaire. Expérience extrême qu'elle a retracée dans un livre intense, *Passagère du silence*, écoulé à 150 000 exemplaires à sa sortie, en 2003, et aujourd'hui réédité.

Dans un isolement carcéral, l'étudiante opiniâtre apprend la calligraphie, formée par le maître Huang Yuan. « *Il dessinait une tache et me disait : "Qu'est-ce que tu vois ?" Je lui répondais : "Une tache, et du vide". Il continuait : "Que t'enseigne cette tache ? Est-ce que tu vois un paysage qui se développe ?" J'ai appris ainsi à voir surgir le vide, qui est lui-même une forme* », analyse-t-elle, trente ans plus tard. Elle en rapporte une capacité à radiographier le réel en puisant dans l'introspection. « *La calligraphie lui a appris à lire entre les lignes* », note poétiquement Stéphane Lambert dans son essai *Fabienne Verdier. Les formes de l'invisible* (éd. Arléa, 2025). Quitte à transgresser ensuite pour inventer son propre langage. Et ses propres outils, avec l'aide de Ghislain, son mari et chef d'atelier depuis vingt ans.

Car la peinture de Fabienne Verdier est un art qui engage le corps tout entier. Autour de pinceaux à la dimension démesurée capables d'emmagasiner 40 ou 50 litres de peinture. « *En Chine, j'ai découvert l'acte de peindre à la verticale avec la force de la gravité qui permet au flux de s'écouler régulièrement. Cette projection de la matière crée*

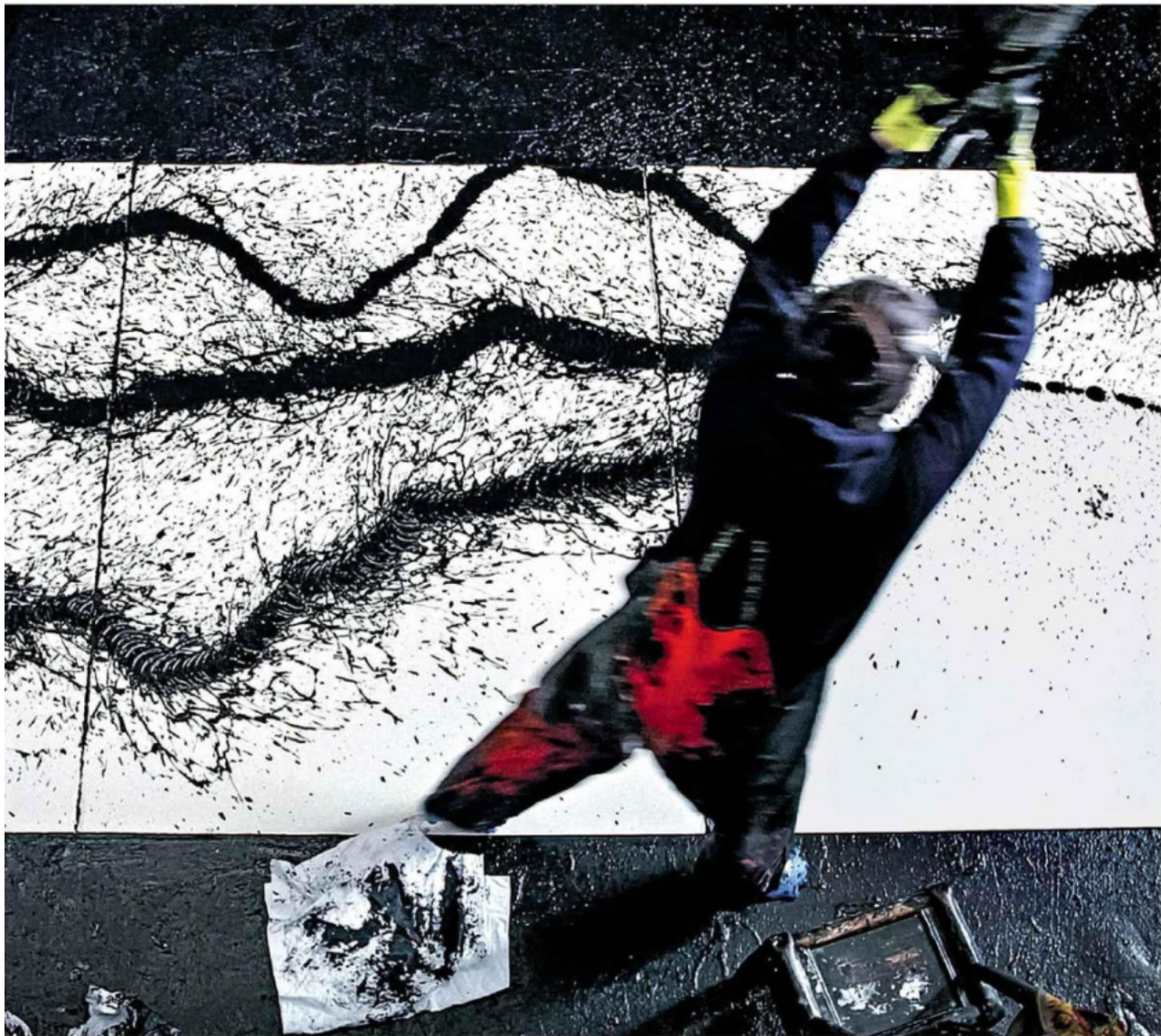


À VOIR

Mute, jusqu'au 16 février, Cité de l'architecture et du patrimoine, Paris 16^e.

À LIRE

Passagère du silence, de Fabienne Verdier, éd. Albin Michel.



des fractales extraordinaires. » Dans la fosse bétonnée de son vaste atelier, l'artiste s'empare d'un pinceau plus large qu'elle, composé d'une vingtaine de queues de chevaux et arrimé à une poulie. Elle y a fixé un guidon de bicyclette qui lui donne la «vélocité» de se mouvoir sur la toile. «Avant de monter sur le tableau, je dois en maîtriser la chorégraphie. Je fais des dessins pour savoir comment je vais me déplacer dans l'espace et comment la chute de la matière va agir», explique l'artiste à la silhouette souple et agile.

Le neuroscientifique Alain Berthoz, qui est venu assister à une de ses séances de peinture, la décrit en «corps pinceau pensant» et compare sa démarche à celle d'une skieuse de compétition anticipant chaque mouvement avant la descente. Elle aime ces dialogues fructueux, «jubilatoires» avec les chercheurs. Ils affûtent sa curiosité, sa

pensée en arborescences et son goût pour les analogies. L'astrophysicien Trinh Xuan Thuan lui a inspiré l'exposition «Le chant des étoiles». Avec le sismologue Michel Campillo, elle s'est découverte une passion commune pour la captation des vibrations terrestres.

Sa bibliothèque, labyrinthique et encyclopédique banque de données, concentre sur de vertigineux rayonnages métalliques cet inextinguible appétit de savoir. Chaque après-midi, après l'engageante séance de peinture de la matinée, elle vient s'y attabler pour se «remettre de ce combat». En parcourant les livres ouverts pêle-mêle sur la grande table de travail, on a le sentiment de sinuer dans les arcanes de son cerveau. Tandis que son cœur s'ouvre à nous dans une inscription gravée sur les marches de l'escalier: «La beauté est assimilable pour moi à la joie d'exister.» ●